

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



LALIGANT Sophie, 2007, *Un point de non-retour. Anthropologie sociale d'une communauté rurale et littorale bretonne*, préface de Claudine Friedberg. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 395 p., fotogr., bibliogr., gloss., index (Maxime Prével)

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse d'ethnologie soutenue par Sophie Laligant en 1997 à l'EHESS sous la direction de Claudine Friedberg, professeur au laboratoire d'ethnologie-biogéologie du Muséum national d'histoire naturelle. Élargissant la perspective ethnographique et historique propre à la recherche doctorale centrée sur la première moitié du XX^e siècle, l'auteure propose d'étudier plus particulièrement les conséquences occasionnées par le remembrement des terres agricoles sur la communauté rurale et littorale de Damgan en Bretagne qu'elle avait analysées avec brio dans sa thèse.

Disons-le d'emblée: le lecteur reste en grande partie sur sa faim dans la mesure où l'ouvrage ne répond pas suffisamment à la question posée sur les effets du remembrement. Là où l'on peut légitimement attendre une analyse sociale et historique de Damgan depuis 1950, celle-ci se cantonne pour l'essentiel à la période antérieure avec néanmoins quelques incursions jusqu'à la période contemporaine.

La première raison de cet inachèvement tient sans aucun doute à la quantité de travail nécessaire à la confection d'un véritable second tome, mais il en est peut-être d'autres plus inconscientes, comme la relative inadéquation des outils de l'anthropologie sociale et de l'ethnobotanique vis-à-vis de la morphologie sociale, des pratiques et des représentations à l'œuvre sur le territoire et chez les habitants permanents ou saisonniers de Damgan; comme si le chercheur hésitait à coucher sur le papier le risque sociologique majeur pris par la société damganaise à la suite de l'extinction de son ancien rapport au monde. Effrayée par la disparition d'un système holiste riche, complexe et sans aucun doute profondément porteur d'humanité, l'anthropologue suggère que «l'individualisme agraire» (selon l'expression de Marc Bloch) introduit par le remembrement a sans doute largement favorisé l'avènement d'un individualisme généralisé, mais renonce à analyser plus profondément le Damgan d'aujourd'hui.

Si Hertz (1928: 82) a raison d'affirmer qu'une société saine ne peut admettre qu'un individu qui a fait partie de sa propre substance et sur lequel elle a imprimé sa marque soit perdu pour toujours, il est urgent de mettre à l'épreuve du terrain damganais l'hypothèse de la «maladie sociale» sous l'angle des concepts de déshumanisation, désymbolisation, désacralisation, profanation ou encore urbanisation, marchandisation, individualisme, etc. À condition de prendre les précautions nécessaires, le travail déjà réalisé pourrait autoriser une comparaison extrêmement intéressante, quitte à conclure à la disparition complète du corps social et donc de ses pathologies. Sans malade, plus de maladies, semble ainsi suggérer Sophie Laligant en conclusion: «l'individu, acteur économique se sait de plus en plus limité à sa propre durée de vie et la société s'oublie» (p. 346).

La difficulté liée à l'étude d'une société à la fois en mutation rapide, en recomposition profonde, voire en déliquescence conduit l'anthropologue à se focaliser pour l'essentiel sur la

première moitié du XX^e siècle tout en s'autorisant quelques mises en perspective historiques remontant jusqu'à la révolution française. Sur son terrain privilégié, l'auteure déploie ses qualités analytiques dans une perspective combinant d'une manière particulièrement heureuse l'anthropologie sociale, l'ethnobotanique, la morphologie sociale et l'agronomie. La matière première est riche, et la monographie particulièrement réussie constitue un plaidoyer en faveur de cette méthode défendue par Mauss (1947) dans son manuel. La démonstration du *camber* comme fait social total est très convaincante, et la formule d'André-Georges Haudricourt – «n'importe quel objet, si vous l'étudiez correctement, toute la société vient avec» (cité par Dibie 1987) – appliquée au suicide d'un agriculteur victime du remembrement constitue effectivement le fil choisi par l'auteur pour dérouler la pelote des faits sociaux.

Si la richesse des correspondances mises à jour ne laisse pas d'étonner l'anthropologue, la cohérence de sa posture théorique l'autorise à critiquer sans encombre Durkheim, Martine Segalen, ainsi que certains sociologues ruraux (sans doute Henri Mendras), souvent victimes d'une conception mécanique ou économique du social. Par rapport à la communauté anthropologique et en parfaite cohérence avec sa démarche monographique, l'auteure se démarque ainsi des approches de certains collègues (ou de psychologues tentés par un déterminisme biologique plus ou moins prononcé) trop globales et insuffisamment contextualisées, qui visent à découvrir les invariants ou les universaux constitutifs de l'humanité.

Sur un plan méthodologique, l'ouvrage ne décrit pas suffisamment les techniques qui ne sont pas systématiquement explicitées mais simplement citées au fil des analyses. Les extraits de récits de vie ou d'entretiens sont utilisés avec parcimonie mais clairement identifiables grâce à l'utilisation des italiques. D'un point de vue empirique, l'ouvrage est extrêmement bien documenté, ce qui montre les qualités de l'auteur et l'intérêt de travailler sur un sujet de recherche proche, à condition toutefois de trouver rétrospectivement la bonne distance pour construire l'analyse. Arc-boutées sur des références bibliographiques solides et bien maîtrisées, la monographie soutient finalement la comparaison avec d'autres réalisations comparables menées à Goulien, à Plozévet ou à Minot, même si certains approfondissements seraient possibles par exemple sur la question du bonheur, de la souffrance au travail ou des pratiques de sorcellerie.

Mais là n'est pas l'essentiel ; le plus intéressant serait sans aucun doute la confection d'une nouvelle monographie sur le *Damgan* d'aujourd'hui. Espérons que Sophie Laligant ou un autre chercheur osera s'atteler à cette tâche qui pourrait assurément apporter beaucoup au développement d'une anthropologie du contemporain.

Références

DIBIE P., 1987, *Ethnologie de la chambre à coucher*. Paris, Métailié.

HERTZ R., 1928, «Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort» : 1-98, in M. Mauss (dir.), *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*. Paris, Librairie Félix Alcan.

MAUSS M., 1947, *Manuel d'ethnographie*. Paris, Payot.

Maxime Prével
École de Management de Normandie
Le Havre, France